Hydrographie du Soudan central

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **2 (1880)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-131578

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HYDROGRAPHIE DU SOUDAN CENTRAL [1]

Les temps ne sont plus où l'on se demandait quel rapport pouvait exister entre le Niger et le Nil, si le premier de ces cours d'eau était une branche du second ou une rivière particulière. La controverse était vive. Certaines cartes donnaient pour le Niger un cours parallèle à l'équateur de Tombouctou à Khartoum. On établissait des comparaisons entre les hauteurs prises en divers points de ces fleuves et le volume de leurs eaux. Plus tard, lorsque Browne et d'autres voyageurs eurent traversé le Darfour du nord au sud, on abandonna définitivement cette hypothèse, et comme on ne connaissait pas l'embouchure du Niger dans le golfe de Guinée, on émit une supposition non moins hardie. Nous avons sous les yeux une carte de Jomard[2] qui la signale. On y voit le Niger, se dirigeant vers l'ouest, et se jetant dans le lac Tchad, auquel aboutit déjà une rivière Bahr Yulla qui vient du sud et qui n'est autre que le Chari. On croyait donc à une communication entre le Niger et ce dernier cours d'eau, et quand, quelques années plus tard, par suite des investigations des frères Lander et d'autres voyageurs illustres, on continua le cours du Niger ou Djoliba jusqu'au golfe de Guinée, on ne se doutait guère que les géographes futurs ressusciteraient d'une autre manière, sous une nouvelle forme, cette hypothèse si importante au point de vue du commerce et des voyages.

Voici à quel propos :

Nous avons déjà parlé d'un voyage accompli par MM. Ashcroft et Robert Flegel, sur le petit vapeur le « Henry Venn. » On sait que ces intrépides explorateurs ont remonté la rivière Bénoué, affluent du Niger, et que M. Flegel a dressé une carte très complète du cours de ce fleuve entre Djen et Ribago.

Après la lecture de l'intéressant mémoire de M. Ashcroft à la Société de géographie de Londres, M. Hutchinson, déjà connu par ses travaux sur l'Afrique, a fait remarquer que le Bénoué, au-dessus de sa jonction avec le Mayo Kebbi, son affluent, est un cours d'eau petit et peu important, prenant sa source au S.-E. Le Mayo Kebbi paraît fournir au Bénoué la plus grande partie des eaux de celui-ci.

D'autre part, d'après Vogel et Barth, la portion méridionale du Baghirmi est un terrain d'alluvion riche comme le delta du Nil ; le Chari

[1] Voir la carte jointe à cette livraison.

[2] Jomard, *Communication du Niger au Nil.*

s'y divise en une multitude de canaux, de nappes d'eau nommées *ngaljams* qui, après les pluies, prennent une très grande extension. Or, le Mayo Kebbi prend naissance dans les marais de Toubouri. Ceux-ci forment un de ces ngaljams qui doit communiquer avec le Chari, ce qui porte à croire que le Mayo Kebbi, et par suite le Bénoué et le Niger, sont en communication directe avec le Chari et le Tchad.

Ce fait si intéressant et que pourra vérifier prochainement M. de Semellé, qui remonte le Bénoué avec un vapeur, est confirmé par les récits et les appréciations de tous ceux qui ont voyagé dans cette partie de l'Afrique. Le Dr Barth, entre autres, était persuadé qu'avant 50 ans les bateaux européens feraient des courses régulières entre le grand bassin du Tchad et l'Atlantique. La communication est toute naturelle ; il est fort probable qu'au moyen de leurs bateaux plats les indigènes se rendent au Chari à travers les marais du Mayo Kebbi, aussi aisément que dans un autre pays, plat comme cette contrée centrale de l'Afrique, les naturels vont du Haut-Orénoque à l'Amazone par le Cassiquiaré, bras de l'Orénoque qui se jette dans le Rio Negro, affluent de l'Amazone. Il n'y a donc pas là de quoi nous surprendre. Et, du reste, quand la communication entre le Mayo Kebbi et le Chari n'existerait pas réellement ou n'existerait que pendant la saison des pluies, la plus grande largeur de l'espace qui séparerait ces deux cours d'eau ne dépasserait pas 30 kilom. On peut alléguer, d'autre part, en faveur de la communication directe, le fait que le niveau du lac Tchad et celui du Bénoué à son confluent avec le Mayo Kebbi sont à peu près les mêmes. En outre la seconde crue régulière du Bénoué, qui a surpris le « Henry Venn » le 14 septembre, serait expliquée par l'écoulement des eaux du Chari dans le Mayo Kebbi, par suite de la crue du lac Tchad qui arrive en août.

En rectifiant quelque peu le cours du Chari, on pourrait détourner dans le Bénoué une partie des eaux qui vont au Tchad et qui se perdent par évaporation. Un grand progrès résulterait de ces travaux assurément très faciles. Des steamers comme le « Henry Venn » iraient directement du Golfe de Guinée au lac Tchad, au cœur du continent africain.

Mais ce n'est pas tout. M. Hutchinson s'est aussi demandé si ces mêmes navires ne pourraient pas pénétrer dans une autre région encore fort inconnue, située à l'ouest de l'Albert Nyanza, en un mot si, remontant le Chari, ils n'arriveraient pas à l'Ouellé.

Il y a eu, à ce sujet, on le sait, de vives discussions, surtout depuis le voyage de Stanley le long du Congo. Ce célèbre voyageur a prétendu

qu'un grand affluent du Congo, l'Arouimi, semblait, par sa direction, et son volume, être la portion terminale du cours de l'Ouellé qu'avait découvert Schweinfurth.

Disons tout d'abord que ce dernier explorateur lui-même admet que l'Ouellé fait partie du bassin du Chari.

Le Bahr Kouta de Nachtigal, le Bahr Kouti vu par ses gens et le Koubanda de Barth seraient, aux yeux de beaucoup de géographes, les traits d'union entre l'Ouellé et le Chari. Dans ce cas les limites du système du Chari seraient, au nord-est, les chaînes venant des monts du Tibesti, à l'est celles du Darfour au mont Baginsé, et celles qui se trouvent à l'ouest du lac Albert. Quant aux limites méridionales, elles sont encore inconnues; ce sont probablement des collines peu élevées courant au nord du Congo. Ainsi, au nord, à l'est et au sud-est, le bassin de l'Ouellé et du Chari est entouré de montagnes élevées, qui doivent lui envoyer un volume d'eau à peu près égal à celui qui s'écoule sur le versant oriental pour former les tributaires du Bahr-el-Ghazal.

Si l'on réfléchit que le Chari ne suffit pas pour l'écoulement de toutes les eaux qui tombent sur le versant septentrional des montagnes qui se trouvent au nord du Congo et de l'Ogôoué, on est forcé d'admettre l'existence d'un système de lacs ou lagunes analogues au lac Tchad.

Les cartes d'Afrique les plus anciennes portent une large nappe d'eau dans la moitié sud de la surface que nous étudions. Pigafetta, sur les données de Lopez, la place à 2° latitude nord. Piaggia place une grande nappe d'eau à 1° latitude sud; il n'a pas vu le lac et ne fait que reproduire les renseignements des indigènes. Il est probable, néanmoins, que le lac existe réellement, car Schweinfurth parle de Piaggia comme d'un observateur sagace et, du reste, c'est à la suite de semblables rapports des naturels que Speke a découvert le Tanganyika et le Victoria Nyanza.

Enfin, d'après Stanley, au nord-ouest des monts Mfoumbiro (situés au sud-ouest du lac Albert) se trouve un grand lac ou les Arabes n'ont jamais pénétré.

Tout nous porte donc à croire que l'Ouellé et le Chari ne sont qu'un seul et même fleuve, traversant un grand lac intérieur encore inconnu. Cette théorie de l'identification de l'Ouellé et du Chari a reçu tout récemment une confirmation telle qu'il nous paraît difficile de la mettre maintenant en doute. Nous voulons parler des découvertes que vient de faire dans cette partie de l'Afrique le voyageur grec Potagos, et dont M. Duveyrier a rendu compte à la Société de géographie de Paris, dans

la séance du 7 mai dernier. Le Dr Potagos, lors de ses excursions accomplies en 1876-77 dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, a reconnu le cours d'un fleuve Béré qui, d'après ses descriptions, doit être l'Ouellé de Schweinfurth. Il a pu s'assurer que ce cours d'eau garde sa direction vers l'ouest jusqu'à 20°40′ de longitude est de Paris, tandis que l'Arouimi se jette dans le Congo par 21°10′ de longitude, c'est-à-dire beaucoup plus à l'est. Est-il donc logique de supposer que l'Ouellé revient former l'Arouimi en décrivant un détour considérable ? Évidemment pas. Du reste, d'autres considérations météorologiques doivent nous forcer, d'après M. Duveyrier, à rejeter sans hésitation les dires des indigènes du Baghirmi et du Ouadaï, recueillis par Nachtigal, et d'après lesquels le Chari serait formé de la réunion du Bahr Kouti, du Bahr-el-Azrek, du Bahr-el-Abiad, et du Bahr-el-Ardhé. Le Chari ayant, dans son cours inférieur, ses crues en mars, doit naître dans une contrée où les pluies tombent en février, et ce n'est que vers 3° ou 4° de latitude que ce fait se présente. Comme l'Ouellé coule vers le 3° de latitude, il faut, pour que ces crues de mars s'expliquent, que l'Ouellé soit la partie supérieure du cours du Chari.

Espérons que des études nouvelles et prochaines, celles du capitaine Casati en particulier, nous renseigneront complètement sur ce problème encore si mystérieux de la géographie africaine, et qu'avant qu'il soit longtemps les steamers iront de l'Atlantique à l'Ouellé par le Chari. Quels fruits merveilleux aurait pour l'avenir de l'Afrique la réalisation d'un si beau projet !

BIBLIOGRAPHIE [1]

Mer Rouge et Abyssinie, par *Denis de Rivoyre ;* 1 vol. in-18. Paris, Plon et Cie, 1880. — Il y a 14 ans déjà que la pensée de créer, en faveur de la France, un établissement commercial à Obock, possession française depuis 1862, a germé dans l'esprit de M. de Rivoyre. Le présent volume renferme le récit du voyage dans lequel, en 1866, il explora la mer Rouge, la zone entre la mer et l'Abyssinie, l'Hamacen et le littoral, de Massaoua à la baie d'Adulis sur le golfe d'Aden et à Obock. Il est riche d'observations sur l'histoire naturelle, les mœurs, l'économie politique et sociale de cette région, et aussi en détails sur l'histoire de

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*